

QUE LES ECHEVINS SORTENT DU MARASME

Et qu'ils songent à sauver leurs dépôts

Le jour fatal des élections municipales approche et, cependant, l'ensemble du corps échevinal ne fait rien encore pour rétablir sa popularité chancelante.

Nos édiles croient-ils sincèrement que le rôle passif qu'ils n'ont cessé de jouer au conseil de ville sera approuvé par l'électeur?

Ce serait le comble de la naïveté! Nos échevins ont été élus et payés par le peuple pour représenter les intérêts de Montréal en hommes libres et indépendants.

La plupart, jusqu'ici, se sont conduits comme des moutons!

Nous n'avons pas, à l'"Autorité", plus de tendresse qu'il n'en faut pour le corps échevinal actuel et nous sommes persuadés que la majorité de nos pères conscrits seront battus à plate couture, mais il nous semble que l'heure est venue pour eux de songer au moins à sauver leurs dépôts!

SEVERINUS.

NOS BANQUES HORS DE DANGER

UN EXEMPLE A SUIVRE

Nous ne voulons pas déprécier le voisin. Nous voulons simplement jouer ce que dans les associations anglaises on appelle le rôle de "booster". Les événements nous forcent de dire du bien de nos institutions parce qu'elles ont prouvé, ou d'autres ont fait, leur valeur, la sagesse de leur administration, l'esprit de prévoyance et d'économie de leurs directeurs.

DEBENTUR.

LES ETATS-UNIS ET LA SOCIETE DES NATIONS

Les idées justes font leur chemin. La France éprouva, certes, une déception amère lorsqu'elle apprit que les Etats-Unis refusaient de ratifier le Traité de Versailles, et, particulièrement, dans le Traité, le "Covenant".

Rien de plus vrai, toutefois. La passion des partis l'emporta sur la raison. Les républicains firent bloc contre l'initiative de la Société des Nations.

—Ne méions pas la jeune Amérique aux querelles de la vieille Europe, dirent-ils. Qui sait où nous serions entraînés? Restons chez nous. Rappelons-nous les vieux conseils de Monroe. L'isolement nous est facile et nous sera avantageux.

Ce fut sur ce programme que se fit l'élection de M. Harding, qui le croyait sage et qui l'appliqua fort strictement. Mais le temps passa. Les affaires de la vieille Europe se compliquèrent. Celles de la jeune Amérique ne prospérèrent pas. Et le Président élu en haine du "Covenant" en vint à comprendre qu'il s'était trompé.

Dans une lettre officielle écrite peu de jours avant sa mort, il disait, en effet: "J'ai été longtemps convaincu que les Etats-Unis ne pouvaient et ne voudraient pas faire partie de la Société des Nations. Je n'ai plus cette conviction. Mon espoir est aujourd'hui que l'on trouve le moyen de réaliser une association mondiale."

M. Harding est mort trop tôt. L'initiative qu'il eût prise, il n'est pas probable que M. Coolidge la prenne.

Mais on peut penser—et M. Harding le pensait—que l'évolution qui s'était faite dans son esprit s'est faite dans beaucoup d'autres.

Au surplus, ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux pour se rendre compte que l'isolement d'une grande nation est désormais une chimère; qu'il y a plus, dans la guerre, aucune protection naturelle pour aucun pays; et que, dans la paix, la solidarité économique s'étend à toutes les puissances.

Les Américains sont gens de bon sens. Un peu plus tôt, un peu plus tard, ils comprendront la faute qu'ils ont commise en cédant à des préoccupations d'un aveugle égoïsme; et leur entrée dans la Société des Nations inaugurerait pour eux comme pour nous-mêmes une ère nouvelle de paix et de prospérité.

Pierre BERTRAND.

Le canon va gronder dans Yamaska!

Grenades

Le célèbre inventeur Turpin suggère un système d'extinction des incendies de forêts par bombes lancées d'avions.

Il y aurait une revanche de la morale, à utiliser pour le bien public, ce qui fut trop souvent un instrument de mort.

Un professeur américain, pour renouveler l'exploit d'un vieux trappeur, s'entraîne à ramper sur les genoux et les mains.

Il veut ainsi "couvrir" cent milles.

Beaucoup, en rampant, sont arrivés plus loin.

Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout, comme dit l'autre.

La récolte du blé et des patates.

Le prix du charbon.

Le prix des habits, des provisions et des loyers.

Le coulage dans la province de Québec.

La prohibition qui ne prohibe pas.

Le gaspillage dans les administrations municipales.

La rage des automobiles.

L'épouvantable désastre au Japon.

La situation en Europe, la révolution en Espagne.

Le salut de nos âmes, et l'avenir de nos enfants.

Tout ça c'est important, mais c'est de la m...armelade à côté du fameux combat

Dempsey-Firpo qui s'est déroulé l'autre soir à New-York devant une centaine de milliers d'êtres humains qui ont pris plaisir à voir deux brutes musclés se donner des coups de poing sur la gueule.

La plupart des gens d'affaires qui partent pour une vacance d'un mois, se disent:

Nous allons choisir un petit endroit pittoresque au bord d'un lac poissonneux.

Nous ne lirons aucun magazine.

Nous ne recevrons aucun journal.

Nous n'utiliserons pas de téléphone.

Nous n'emporterons pas de cigarographe.

Nous oublierons le radio.

Nous bannirons le graphophone.

Nous ne recevrons pas de visite.

Nous ne verrons aucune de nos connaissances, nous rappelant la ville.

Dans cette simple et paisible retraite nous nous proposons de passer un mois...

Mais, en réalité, nous n'y passerons que deux jours!!!

M. Vladimir Pachmann, un pianiste russe récemment débarqué à New-York, nous apprend qu'il est le plus grand pianiste du monde.

Ce doit être vrai, puisque c'est lui-même qui le dit.

Il est peut-être bon pianiste, mais il est bigrement prétentieux quand il dit:

"Je suis le grand joueur. Rien ne peut être plus beau, plus superbe que mon jeu. C'est merveilleux. Lorsque j'entends ce que j'exécute, je me dis, c'est fini, c'est parfait. Et j'en remercie Dieu!"

Comme prétention Vladimir enfonce les triumvirs de l'hôtel de ville.

Une grande société juive de New-York vient de publier que présentement il y a 15,500,000 Juifs dans le monde entier, dont 1,643,000 dans la ville de New-York et 1,957,000 dans le reste des Etats-Unis.

En France, il y en a 500,000.

LE CABINET IRA AU FEU SOUS LE COMMANDEMENT DE L'HON. PERRON.

LES CONVENTIONS.

(De notre correspondant spécial)

Québec, 20. — Enfin les vacances politiques sont terminées! Les deux camps politiques sont à fourbir leurs armes. Il y a quelques jours, c'était le branle-bas conservateur chez Bertani et la nomination d'un nouveau généralissime bleu pour le district de Québec, aujourd'hui nous avons eu la réunion du cabinet provincial à 11 heures où il fut particulièrement question des élections partielles de Richmond, Brome et Abitibi.

La date de la convention de l'Abitibi a été fixée au 2 octobre. L'hon. M. J.-E. Perrault y assistera. Trois noms seront soumis à la convention, qui comprendra 110 délégués. Les aspirants sont M. Hector Authier, M. Boisvert et M. F.-X. Gauthier. Les délégués seront absolument libres dans leur choix, mais les paris sont en faveur de M. Authier, qui est le véritable pionnier de la région et à qui la population de l'Abitibi veut témoigner sa reconnaissance.

Les ministres ont étudié le cas de Yamaska. C'est l'hon. M. J.-L. Perron, le ministre de la Voirie, qui a organisé l'élection fédérale de Yamaska, en 1921, quelques mois avant les élections générales de 1921. On sait que la victoire de M. Aimé Boucher, N.P., dans Yamaska, fut le prélude du grand coup de balai des libéraux, le 6 décembre 1921, dans la province de Québec. L'exemple de Yamaska fut suivi par 65 comtés aux élections générales.

L'hon. M. Perron a pris des renseignements auprès de ses amis de Yamaska pour savoir quelles sont les chances du gouvernement provincial dans une élection partielle. En 1921, le ministre de la Voirie avait gagné Yamaska avec une majorité de 2,000 voix, mais aux dernières élections provinciales M. Ed. Ouellette n'a été élu que par 250 voix. On attribue ce résultat au fait que M. Ouellette n'a pas provoqué beaucoup d'enthousiasme dans le comté dans la dernière campagne, car ses amis croyaient qu'au lendemain des élections il serait nommé conseiller législatif. L'hon. M. Perron est convaincu que dans une élection partielle l'opposition n'aurait aucune chance d'enlever Yamaska au gouvernement, surtout si on laisse les libéraux se choisir un bon candidat.

L'hon. M. Perron prendra probablement la direction de la lutte dans l'Abitibi aussi, car l'hon. M. Perrault, dès qu'il aura assisté à la convention d'Amos, devra se rendre dans Richmond et Brome pour diriger avec l'hon. M. Nicol, la campagne dans ces deux comtés.

En menant à bien ces deux campagnes, notre ministre de la Voirie témoignera encore une fois qu'il n'est pas si impopulaire qu'on a voulu le faire croire en certains milieux.

PHARAMOND.

LA COMMISSION DE L'ETERNEL SILENCE

QUE SIGNIFIENT CES TENEBRES ?

La Commission de l'éternel silence c'est la Commission des Liqueurs, présidée par l'hon. Simard.

Les libéraux du district de Montréal commencent à se demander avec angoisse ce que peut bien signifier le silence et les ténèbres qui enveloppent les murs tristes de la vieille prison.

On ne parvient pas à s'expliquer comment un organisme public qui manipule les millions du public puisse, en pleine démocratie, sous un régime libéral se cacher dans l'ombre épaisse. On ne comprend pas l'attitude équivoque de M. Simard, serviteur du public, payé par le public qui reste muet dans cette louche obscurité, tel le fantôme de Banco!

Et l'on continue, dans les cercles rouges, à s'interroger doulousement.

Pourquoi M. Simard ne parle-t-il pas s'il est vrai qu'il n'a rien à cacher!

Ceux qui doutaient encore de la cause de la défaite du 5 février à Montréal, sont maintenant éclairés.

Combien de temps le silence de M. Simard peut-il durer ?

M. Simard veut-il absolument empoisonner le régime libéral dans la métropole ?

JULES BERT.

Table with immigration statistics: En Grande-Bretagne, 600,000; 000 en Judée; 3,500,000 en Pologne; 3,130,000 en Russie; Fait curieux, il n'y en a que 84-; Si les Canadiens continuent à émigrer, ce sera un fait curieux aussi, car il y en aura plus aux Etats-Unis qu'au Canada; MISTOUFFLET.

Carnet de la Semaine

L'ART MECANIQUE

Le futuriste Marinetti, tel le nègre, continue.

A l'approche de la réouverture de la saison, il se rappelle à l'attention des foules qui sont tentées trop volontiers à céder à d'autres attractions que celles de son art.

Ce qu'il appelle son art, au surplus, c'est ce qui est délibérément anti-artistique et purement, sordidement utilitaire. Il veut raser les cathédrales, et s'agenouiller devant les usines, fussent-elles insalubres.

Il vient de découvrir que la vitesse constitue une beauté nouvelle. La vitesse de l'hirondelle ayant été chantée et peinte dans les siècles passés lui est, bien entendu, odieuse.

Il voit la vitesse de l'auto; son "manifeste" débute par cette co-casserie:

"Nous déclarons, que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle: la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la "Victoire de Samothrace"

"Nous chanterons les grandes foules... la vibration nocturne des arsenaux... les usines... les ponts... les paquebots aventureux... les locomotives... et le vol glissant des aéroplanes."

Comment peut-il chanter les ponts qui ne bougent pas? Il ne peut guère chanter que les ponts transbordeurs. Et encore, ils bougent bien lentement!

Cette "modernolatrie" (le mot est de lui) le pousse à prendre "infinitement plus de plaisir à combiner idéalement des bruits de tramways, d'auto, de voitures et de foules criardes, qu'à écouter l'"Héroïque" ou la "Pastorale".

Krupp, d'après lui, est un plus grand musicien que Beethoven. Toutefois, il ne répudie pas toute harmonie reposant sur les vieilles bases; mais c'est à la condition qu'elle soit mécanique.

"Rien de plus intéressant, pour le poète futuriste, que l'agitation d'un clavier dans un piano mécanique."

Parbleu! l'avènement du futurisme dans les sphères officielles de l'art s'affirmera, instantanément par la création, au Conservatoire, d'un cours d'orgue de Barbarie et l'inauguration d'une classe de grosse caisse.

La grosse caisse, par certains côtés, appartient à l'art mécanique, et puis, elle fait du bruit. Le bruit, c'est de l'art futuriste. La grosse caisse peut encore réaliser ce genre que le futurisme appelle la "déclaration dynamique."

La grosse caisse c'est le symbole du futurisme, et c'est peut-être tout le futurisme.

Jean DRAULT.

Nos lecteurs nous écrivent

Les mutilés du Reich

Montréal, 19 sept., 1923. M. le Directeur,

Tandis que la France et la Belgique attendent toujours les versements de l'Allemagne pour acquitter les pensions de leurs nombreux mutilés et des autres victimes de la guerre, l'office statistique de Berlin nous fait rigoureusement savoir que le budget du Reich doit assurer le paiement de 2,045,963 pensions dont 960,560 à des invalides de la guerre.

Certes, les mensualités que ces malheureux touchent aux caisses de l'Etat ne leur permettent pas de vivre en grands seigneurs, mais du moins ils touchent quelque chose du pays coupable, du pays qui voulut et fit la guerre; tandis que, sans le dévouement financier de leurs compatriotes, les mutilés français et belges envers qui l'Allemagne a pourtant reconnu et signé sa dette, ne toucheraient rien du tout.

Je crois qu'il est bon de signaler ces faits au public, ne fût-ce que pour montrer l'injustice du Star, le journal francophobe de notre ville. Veuillez, etc... Henri CHARTIER.

VENGEZ VOTRE HONNEUR, CHEF!

LE PEUPLE EST AVEC VOUS.

Nous continuons à recevoir à l'"Autorité" de nombreuses lettres à l'effet qu'un certain nombre de "slot-machines" continuent de fonctionner en dépit de la vaillante action du chef de Police.

Pourquoi ne pas arrêter les marchands de mauvaise foi qui continuent à servir de complices aux voleurs dans l'exploitation des gogos?

Les commerçants qui hospitalisent des machines à voler et partagent dans les bénéfices, ne doivent pas seulement être impitoyablement boycottés, ils doivent aussi être arrêtés comme complices au premier degré, par les gardiens de l'ordre.

L'existence de ces machines dans les endroits publics est un véritable défi au bon sens, à l'ordre et à la police qu'on bafoue.

L'AUTORITE.

Lettre d'Ottawa

Ottawa, 22. — A Genève, la Société des Nations tient sa quatrième assemblée annuelle. Les diplomates du monde entier font dans le moment une revue des affaires du monde et les nouvelles qui nous arrivent tous les jours semblent indiquer un état d'anxiété intense. On se demande si la Société fondée au lendemain de la guerre, pour aider au rétablissement de la paix dans le monde, atteint sa fin.

Beaucoup en doutent. Il en est qui déclarent franchement qu'elle n'est pas née viable. D'autres comme Lord Robert Cecil témoignent vraiment d'une confiance inébranlable. Ils jugent cette institution non seulement utile, mais nécessaire à la Paix du monde.

Le Canada qui n'a pas encore eu besoin de cette institution lui accorde son appui franc et loyal. Chaque jour des Canadiens par milliers donnent leur généreuse adhésion à la Société des Nations. Les délégués canadiens ont joué par le passé un rôle bienfaisant au cours des délibérations annuelles. Il y a quelques jours à peine, après l'admission de l'Irlande dans cette Société, c'est l'hon. Geo. P. Graham, notre populaire ministre des Chemins de Fer, qui souhaitait cordialement la bienvenue aux délégués irlandais en leur offrant un déjeuner à Genève. Sir Lomer Gouin discutera devant une commission spéciale la nécessité de modifier l'article X afin de le rendre acceptable à toutes les nations de la terre.

Le Canada, nation pacifique, continue sa mission pacifique et conciliatrice. Notre pays est le seul Etat de l'Amérique du Nord à prendre part à cette importante assemblée.

Le très honorable W. L. MacKenzie-King se prépare à prendre part à la conférence de Londres. Cette conférence impériale s'ouvrira le 2 octobre. Tous les premiers ministres de l'Empire seront présents. On y discutera les questions qui intéressent l'Angleterre mais aussi les autres parties de l'Empire.

Au Canada, les opinions sont partagées au sujet de la tenue de ces conférences. Il en est qui prétendent que nous n'avons pas de bonnes raisons de participer à ces délibérations. Il en est d'autres qui voudraient que nos ministres fassent voix commune avec tout ce que proposera le gouvernement britannique.

Sur ce point, l'hon. Ernest Lapointe, Ministre de la Marine, a donné des précisions au cours d'un important discours prononcé à L'Islet le 9 courant. "Les questions qui intéresseront le Canada devront être réglées au Canada et par les Canadiens."

Cette déclaration est franche et précise. C'est une profession de foi dans "le Canada d'abord", et tous les vrais Canadiens reconnaîtront là la pensée qui anime les ministres du gouvernement actuel. Le Canada fait partie de l'Empire britannique et comme tel il ne saurait se tenir à l'écart de cette conférence. D'autre part, le Premier Ministre ne s'engagera en rien sans avoir consulté le Parlement.

Le très honorable Premier Ministre s'est embarqué hier à Québec, et il sera sans doute absent du pays six ou sept semaines. Les meilleurs vœux de tous les Canadiens l'accompagnent et il part assuré de la confiance de la majorité de l'électorat.

Il n'y a pas eu d'activité politique depuis la fin de la dernière session. Les ministres se sont contentés de diriger énergiquement l'administration de leurs départements respectifs. Les chemins de fer font tous les jours des progrès sensibles. Les recettes hebdomadaires en font foi. La semaine finissant le 31 août indiquait une augmentation des recettes de \$800,000 sur la semaine correspondante de l'an dernier. Pour les sept mois de la nouvelle année, l'augmentation sur les recettes de l'année précédente est de \$20,000,000, soit près de 3 millions par mois.

L'immigration est abondante. Le gouvernement ne néglige rien pour faciliter l'entrée des meilleures classes possibles d'immigrants, mais cette politique ne plaît pas à tout le monde. Les ouvriers s'opposent à l'entrée des artisans et des manoeuvres, disant qu'ils encombreront le marché du travail. D'autre part, tous ceux qui discutent notre situation économique sérieusement, prétendent que le salut du pays est dans une immigration intensive.

Pendant plusieurs années, sous prétexte d'économie, le gouvernement a refusé de faire des travaux publics, même jugés urgents. Cette année, d'un bout à l'autre du pays, tous les travaux urgents et nécessaires de réparations et d'entretien ont été entrepris, malgré les critiques de l'opposition qui crie au gaspillage. Nos lecteurs savent qu'il faut faire certaines réparations lorsqu'il en est encore temps, sans quoi il en coûterait plus cher de tout faire à neuf.

Afin de rendre pleine et entière justice aux vétérans et à leurs familles, l'hon. Dr. Béland a formé une commission qui (suite à la quatrième page)

UN ARTICLE DU GRAND TRIBUN

Il y a vingt ans, quand il faisait beau, je venais souvent à bicyclette aux bureaux de la *Petite République*. Mais, l'année précédente, on m'avait volé la "bécanne" que j'avais coutume de laisser au bas de l'escalier, et le père Clément, le bon poète communal et bucolique, émule de Fabre d'Églantine, m'avait dit en clignant de l'œil, avec une malice d'un goût douteux pour un socialiste orthodoxe: "C'est tout simple: on vous a socialisé votre vélocipède."

C'est pourquoi je prenais maintenant la précaution de monter ma nouvelle machine au second étage, où je la confiais à la bonne garde du citoyen Tibara, notre garçon de bureau, qui avait un sens méticuleux de la propriété, bien qu'il eût été, lui aussi, "membre de la Commune".

Or, ce jour-là, ayant remis ma copie au citoyen Lejeune, secrétaire de la rédaction, j'avais chargé mon "vélocipède" sur mon épaule et je descendais l'escalier de la rue Paul-Lelong, quand une voix puissante me héra de l'étage inférieur:

— Citoyen Téry, vous êtes engagé dans une mauvaise voie!

C'était Jaurès, un peu essoufflé, qui venait faire son article. Je crus d'abord à une plaisanterie sur la manière dont je "coltinai" ma monture d'acier. Jaurès me signifiait sans doute que les escaliers, même socialistes, se prêtent mal au sport du cycle. Mais non, Jaurès ne pensait qu'aux cycles de l'enseignement secondaire, que M. Leygues venait d'inventer et dont j'avais quelque peu mérité dans le journal. Sans prendre la peine de chercher un exorde, le tribun entra tout de go dans le vif du sujet.

— Ne croyez pas, s'écriait-il, que cette réforme soit contraire aux intérêts de la démocratie, parce que Leygues en est le père et Ribot le parrain!

Et arrêté à quatre marches au-dessous de moi, penché sur la rampe comme au bord d'une tribune, emplissant la cage de l'escalier des éclats de sa voix inépuisable, Jaurès me faisait l'honneur de réfuter point par point mon article de la veille.

Avec l'impertinence de la jeunesse, je me permis de défendre ma thèse, d'esquisser quelques objections. Elles n'avaient d'ailleurs d'autre effet que d'exciter la verve de Jaurès et de redoubler son éloquence. Je m'échauffai moi aussi, si bien que, pour donner plus de force à un argument, j'eus l'imprudence de lever le bras qui tenait ma bicyclette; celle-ci m'échappa, et bondissant dans l'escalier, — j'en frémis encore, — alla heurter Jaurès en pleine poitrine.

— Je vous demande pardon, dit bonnement Jaurès, car il était d'une politesse aussi exquise que Jules Lemaitre.

Sans comprendre ce qui lui arrivait, Jaurès tendit les bras pour arrêter la bicyclette, et la bécanne, dégringolant les deux étages, ne s'arrêta que dans le vestibule, où elle chut avec fracas. Je m'excusai de mon mieux, mais Jaurès, tout à son argumentation, n'avait même pas pris garde à l'incident comique, qui avait interrompu notre controverse.

— Je vais écrire tout ça, dit-il, achevant de monter l'escalier.

Et il écrivit, en effet, le soir même l'article qu'on va lire. Cet article m'a paru retrouver un double intérêt d'actualité, puisqu'on fête aujourd'hui Jaurès à Carmaux, et que les débats sur l'enseignement secondaire continueront cette semaine. Au cours de la discussion, tant à la Chambre que dans l'*Oeuvre*, on a plusieurs fois invoqué le témoignage de Jaurès, — pour en tirer d'ailleurs des arguments contraires. Il n'est donc pas inutile de lui donner ici la parole pour qu'il nous dise lui-même sa pensée, toujours généreuse et noble.

CHOSSES LIEES

Téry a bien raison de dire que les réformes pédagogiques, sur lesquelles M. Leygues et M. Ribot se sont mis d'accord ne peuvent pas nous faire perdre de vue les grandes mesures politiques et sociales qui doivent à la fois moderniser et démocratiser l'enseignement, l'arracher à l'influence factieuse de la réaction et l'ouvrir tout grand au peuple tout entier, non selon la hiérarchie de la fortune, mais selon le degré des aptitudes et la force des vocations. Cela est très vrai et, à coup sûr, ni le parti républicain ne perdra de vue l'abrogation de la loi Falloux, ni le parti socialiste ne négligera l'ensemble des mesures et des projets par lesquels le prolétariat sera appelé à une part toujours plus large de lumière, en même temps qu'à une part toujours plus grande d'influence.

Il ne faut pourtant pas dénigrer les réformes techniques sur lesquelles l'Université et la commission de la Chambre viennent heureusement de se mettre d'accord. Elles ont aussi une valeur sociale, et en elles-mêmes et surtout à titre de préparation, en agissant sur tout le système politique et social dans le sens d'une liberté toujours plus active et d'une égalité toujours plus profonde.

Ainsi, c'est une chose excellente d'avoir aménagé dans l'enseignement secondaire des degrés bien distincts, des cycles dont le premier se suffit à lui-même, et d'avoir combiné les programmes dans la première partie de l'enseignement secondaire, de telle sorte que les enfants du peuple, sortant de l'école primaire, puissent entrer au lycée sans être dépayés et rejoindre à mi-chemin les enfants de la bourgeoisie.

Je sais bien qu'en soi cette mesure sera le plus souvent inefficace et que, à encore, les droits théoriques reconnus et assurés aux fils des prolétaires resteront le plus souvent sans effet. L'organisation sociale d'aujourd'hui ne permet pas à l'enfant le mieux doué, s'il est absolument pauvre, d'aborder les longues études qui supposent une assez forte avance de la famille. Il n'est pas indifférent pourtant d'assurer, par un agencement technique, la continuité de l'enseignement primaire et de l'enseignement secondaire.

Très rares d'abord seront les enfants de la classe ouvrière qui profiteront du passage ainsi aménagé. Mais, peu à peu, sous l'effort du prolétariat organisé, les emplois sérieux à la disposition de la classe ouvrière se multiplieront. De plus en plus, par exemple, elle développera ses coopératives de consommation, et, à la fin du régime de la petite industrie survit encore, ses coopératives de production. Et, de plus en plus, elle exigera, pour la gestion de ses coopératives de tout ordre, des *capacités prolétariennes* préparées et fortifiées par des études spéciales. Elle conquerra le droit de répartir un certain nombre de bourses aux enfants ouvriers qui lui paraîtront manifester une bonne heure des aptitudes dont toute la classe ouvrière profitera. A ce moment-là, le prolétariat s'apercevra qu'il y a un grand intérêt pour lui à ce que les meilleurs, les mieux doués, les plus énergiques et les plus enthousiastes des enfants sortant de l'école primaire puissent entrer de plain-pied dans l'enseignement secondaire et, sans trouble, sans rupture, pousser leurs études plus loin.

La classe ouvrière, dans son ensemble, va accroître peu à peu sa puissance économique. Il faut qu'à cette puissance économique accrue corresponde une puissance intellectuelle et scientifique accrue. Et qui empêchera, par exemple, les Sociétés de secours mutuels, gérées par les ouvriers et qui ont aujourd'hui des médecins à leur service, par abonnement collectif, d'avoir, comme boursiers, dans les Facultés de Médecine, les fils de prolétaires qui auront fait preuve d'activité d'esprit et de curiosité scientifique? Ainsi, on pressent toute une évolution sociale, toute une organisation croissante de la force économique du prolétariat, qui lui permettra d'ouvrir la carrière du commerce, de l'industrie ou les carrières dites libérales, comme l'enseignement et la médecine, à ceux des enfants de la classe ouvrière qui porteront en eux des germes heureux d'activité et de pensée.

A cet égard aussi il est bon que l'enseignement secondaire soit pratiqué en deux cycles et qu'après avoir parcouru le premier, en quatre ans, l'enfant puisse quitter le lycée en emportant un enseignement modeste, mais complet. Là aussi, il y a un avantage certain pour la petite bourgeoisie et pour le prolétariat, si le prolétariat sait cultiver sa propre élite dans l'intérêt de son émancipation générale.

De même il faut approuver pleinement les dispositions qui diversifient l'enseignement secondaire, qui permettent aux élèves, selon leur goût, leur vocation, leur dessin social, d'acquiescer ou de ne pas acquiescer les langues anciennes, d'en apprendre deux ou seulement une, de se borner aux langues vivantes, aux sciences, ou de combiner la culture moderne avec des éléments plus ou moins riches de la culture antique.

C'est la seule solution possible d'un problème très malaisé. Pour ma part, j'ai toujours trouvé absurde (j'ai eu l'occasion de le dire à la Chambre) que l'on essayât de maintenir artificiellement et d'imposer l'étude des langues anciennes, le grec et le latin, par l'inégalité des sanctions. Le baccalauréat de ceux qui savent bien le français et l'allemand, ou l'anglais, doit ouvrir toutes les carrières où peut entrer celui qui sait du grec et du latin. Professionnellement, le grec et le latin ne sont nécessaires ni au médecin ni même au juriste praticien. Et il est absurde que la culture antique, destinée à donner aux esprits les joies les plus hautes de l'art, soit à dire

LES CONTES DE "L'AUTORITE" CARBASSOU

Il est regrettable qu'Alphonse Daudet n'ait pas connu mon ami Carbassou. Il lui aurait vite fait prendre le train pour Tarascon, et là, soit chez l'armurier Costecalde, soit chez le pharmacien Bézouquet, il l'aurait présenté à Tartarin:

"Tartarin, je vous présente M. Carbassou". Le grand chasseur, en souriant, aurait toisé l'inconnu avec l'air protecteur de l'homme arrivé qui cherche à apprécier la valeur exacte du nouveau venu qu'on lui recommande et qu'il daigne prendre sous sa tutelle. Il aurait vu tout de suite dans un visage rouge cinq morceaux de charbon, trois qui sont longs et qui forment la moustache et la barbiche, et deux, ronds comme des billes, les yeux de Carbassou. Il aurait encore aperçu un chapeau de feutre à larges bords, qui, rejeté sur l'arrière de la tête, est moins un chapeau qu'une auréole, un ventre qui précède Carbassou pour annoncer aux foules, son passage, et une canne en bois des îles qui sert à son propriétaire, au cours d'une conversation, à tracer sur le sol des signes cabalistiques... ou... à décrire dans l'espace des paraboles non sans danger.

Et immédiatement Tartarin aurait compris que Carbassou "en" était... Mais oui, du Midi, de ce Midi qui évoque des villes claires et ensoleillées, des ports bruyants sous des ciels d'un bleu cru, et des soupes au poisson avec du safran et de l'ail... du Midi du patois, de l'accent et des belles filles brunes...

"Té! je suis ravi", eût murmuré Tartarin, content en effet d'avoir un nouveau confident à qui raconter ses exploits.

Je ne sais pas au juste ce que Carbassou aurait répondu, mais je crois qu'en écoutant le récit du voyage chez les Teurs, je crois même que la tentation aurait été trop grande pour que Carbassou y résistât et qu'il aurait essayé de placer une de ses histoires, à lui. Tant et si bien qu'au bout d'une heure Tartarin et Carbassou seraient devenus les meilleurs amis du monde, ou des ennemis mortels; simple question de degré dans l'exagération...

Or, Carbassou est plus fort que Tartarin. Non, non, je n'ignore pas les chasses au lion de Tartarin, son duo de "Robert le Diable". Mais, si aux environs d'Alger, le Tarasconnais, trompé par les apparences redoutables que la nuit prête aux choses et aux animaux domestiques, au lieu de tuer un "roi du désert" comme il l'affirmait, ne massacrait qu'un âne; si, croyant chanter le duo de "Robert le Diable", il se contentait de crier trois fois de suite un "Non" qui, à cause de l'accent, se changeait en "Nan! nan! nan!", il reste exact qu'il accomplissait au moins une partie de ses actions glorieuses... Il parlait chez les Teurs et vivait à l'affût, des heures inquiètes... Il allait chez les Bézouquet, pour chanter... Etait-ce sa faute si une fatalité malicieuse plaçait au bout du canon de son fusil un bourriquet au lieu d'un lion, et si la même fatalité impitoyable lui avait refusé le plus mince filet de voix?...

Tartarin ne créait pas tout; il modifiait. Carbassou a moins de scrupules. Il ment avec une audace déconcertante, et si vous le prenez en flagrant délit de mensonge, il n'avoue pas, il n'avoue jamais. Vous pensez l'avoir confondu; il vous regarde pendant dix secondes, puis, éclatant de rire, vous objecte froidement:

— Ça c'est drôle... Vous avez

de la suprême liberté, soit imposée aux jeunes gens comme un service de caserne dont il faut s'acquitter routinièrement, sous peine de n'avoir pas un diplôme. Mais, d'autre part, il me semblerait funeste pour la France et pour la partie de l'humanité qui lui est en elle que notre jeunesse perdît tout contact avec la sublimité et l'exquise tradition de beauté qui est passée depuis des siècles dans le génie de notre peuple, dans son génie d'art et dans son génie de révolution.

Tant pis pour notre pays si une libre et noble curiosité n'attire point vers ces études et vers ces joies une partie des élèves de nos lycées, même sans l'amorce d'un diplôme privilégié! Je crois qu'aucune vérité ne peut se passer de beauté et que le génie antique est, pour notre nation et pour notre race, une source de beauté. C'est un beau lac de lumière qu'il faut regarder à notre horizon. La révolution sociale sera plus noble, plus humaine, plus soucieuse de haute culture dans un pays qui n'aura point perdu l'habitude de certains chemins et de certains sommets.

Et, autant il est ridicule que ce soit une corvée, autant il serait bon que des équipes de volontaires maintiennent ces voies tracées. Mettre donc à la portée de tous les élèves du lycée toutes les formes possibles d'éducation, n'en imposer aucune, laisser devant chacun toute l'étendue, toute l'ouverture de l'horizon et lui permettre de choisir la direction, d'aller vers l'Orient, vers Homère ou vers Shakespeare, c'était la seule méthode qui répondit à la complexité de la société moderne, toute chargée de trésors antiques et en quête de trésors nouveaux.

Mais ici encore, que de problèmes sociaux vont surgir! Quoi! vous voulez que les enfants puissent être libres de bonne heure, qu'à quatorze ou quinze ans, après le premier cycle d'études accompli, ils puissent entrer dans la vie, pratiquer un métier, s'engager dans une entreprise! Vous désirez, et avec raison, que notre race devienne ou redevienne agissante, qu'elle développe sa puissance économique, qu'elle ait l'initiative et le ressort! Vous espérez, d'autre part, qu'elle gardera assez de noblesse d'esprit pour continuer, malgré l'urgence des besoins pratiques, l'étude des oeuvres et des civilisations anciennes! Et à cette société qui veut vivre, à cette société qui n'a pas trop de tout son temps, de toutes ses énergies pour ses tâches multiples, vous continuerez à imposer un terrible fardeau militaire, accablant et stérilisant!

Toute réforme d'enseignement sera vaine, tout effort de libre et noble culture sera superficiel, si cette réforme et cet effort ne sont pas complétés par une politique de paix internationale et de désarmement. Oui, tout est lié. La caserne est l'ennemie de l'industrie, comme elle est l'ennemie de l'école, du lycée, de l'Université, comme elle est l'ennemie de l'ouvrier et du paysan. La paix armée est inconciliable désormais avec la culture, avec l'action, avec le progrès, avec la vie; elle arrête l'élan du travail comme l'élan de la recherche, la production comme la pensée. Guerre à la guerre! Guerre à la paix armée, qui est le mal de guerre devenu chronique!

Jean JAURES.

BIERE MOLSON

Jean-Antoine Panet

Quand Jean-Antoine Panet était le président de la première assemblée législative à Québec en 1792, la bière de Molson comptait même alors 6 ans d'existence!

FONDÉE EN 1786!

La bière que votre arrière-grand-père buvait.

eru?... Mais je plaisais... je voulais vous faire marcher... Je n'avais pas vu Carbassou depuis plusieurs mois, et je me demandais ce qu'il était devenu, quand, avant-hier, je me suis heurté à lui sur le boulevard... Un chapeau de feutre, un visage rouge, des yeux ronds... C'était mon Carbassou qui commence par gesticuler, blasphémer en patois et entendez ensuite de me raconter, à la manière d'un conférencier, son grand voyage... pécaire!... Comment, vous ne savez pas?... Mais si, son voyage de l'Argentine jusqu'à la Cordillère... — "La Cordillère?" — Té, celle des Andes parbleu!...

Je me méfie toujours de Carbassou... Je me hâtais de l'interrompre pour lui exprimer quelques doutes sur l'authenticité de ce voyage... Si Carbassou s'était mis en colère, j'aurais cru qu'il avait menti. Il eut l'intelligence de ne pas broncher: — Je regrette, répliqua-t-il doucement, de ne pas avoir sur moi les lettres du directeur de la Compagnie Transatlantique et différents papiers qui vous auraient prouvé que j'ai quitté la France le 27 novembre dernier pour arriver à Buenos-Ayres le 18 décembre. Et il ajouta: — D'ailleurs, il est inutile que je vous confie mes impressions... Je pensais qu'elles vous intéresseraient; je me suis trompé, voilà tout. Déjà, il s'éloignait, le visage contourné. Je dus le supplier de pardonner mes railleries... Il n'attendait pas autre chose... Une heure durant, Carbassou me fit visiter l'Argentine, me guida de Buenos-Ayres à Tucuman, me révéla la splendeur des forêts du Chaco austral et ne m'abandonna qu'après m'avoir forcé à traverser les Andes. Carbassou, tête nue, épongeant son front ruisselant de sueur... Moi, j'étais exténué. Songez donc que

Le thé vert a un arôme agréable et réparateur si c'est du "SALADA". Demandez instamment les paquets à enveloppe métallique et portant le sceau "SALADA".

J'avais parcouru des estancias de vingt mille hectares; j'avais suivi les gauchos dans leurs randonnées à cheval, à travers le campo, et gravi les flancs du Tupungato, volcan dont le cône est couvert de neiges éternelles... Parfois mon scepticisme, à cause des récits d'explorateurs, se disait: — Carbassou a lu tout cela dans des livres de géographie... Mais mon homme énumérait des détails si précis qu'il fallait les avoir vus pour s'en souvenir... Les muletiers chiliens dont la tête sous le large sombrero était serrée par une bande à molettes... les trois mules des convois, aveuglées par des poushouches et portant des sacs de courrier, sous le neige... Quand je quittai Carbassou, j'étais convaincu qu'il revenait de la République Argentine... Hier, le hasard m'a conduit dans une salle de cinématographe. J'y ai reconnu au cours d'un film documentaire, les estancias, les gauchos, le Tupungato, les trois mules encapuchonnées... Il ne manquait sur l'écran — et pour cause — que Carbassou... Ce qui ne m'empêchera pas de soutenir qu'il a voulu me faire marcher... "Ils" sont terribles!...

René GIRARDET.

Lu à la foire au pain d'épices sur une des nombreuses baraques de dompteurs: X... dompteur d'animaux vivants et autres.

Téléphone Est 2913 Coupe Garantie

J. A. GIROUX
MARCHAND-TAILLEUR
pour DAMES et MESSIEURS
265 ST-DENIS MONTREAL

Cartes d'affaires

BEDARD, RODOLPHE
EXPERT-COMPTABLE
Membre de l'Institut des Comptables
76 RUE SAINT-DENIS
Tél. Est 393.

NORMANDIN & DESROSIERS
Courtiers en Assurance
232 RUE ST-JACQUES
Montréal.
Tél. Main 3983 Tél. Main 4552

TURCOT LIMITEE
Couvreurs en travaux, une spécialité
PLOMBIER-STEAMFITTER
Prix modérés
1681 rue CLARK ST-LOUIS 268

AVOCATS

Beaugerard, H., Entr. Général
Edifice Power. Tél. Main 4165

ALBAN GERMAIN, C.R.
92 Notre-Dame Est
50 Ins. 16 S. Tél. Main 901

S. W. JACOBS & PHILLIPS,
AVOCATS
83 CRAIG OUEST. Main 4410

PAUL LANGTOT
AVOCAT
30 S.-Jérôme. Tél. M. 2148.

ROLAND MAILLET
Edifice "LA SAUVEGARDE"
Main 2686

Mathieu A. PAPINEAU avocat
180 St-Jacques. Tél. Main 2279

Perron, Taschereau, Rinfret,
Vallée & Genest, avocats,
11 PLACE D'ARMES. Main 8360

DOCTEURS

Dr ALBERIC MARIN, des hôpitaux militaires vénériens, France, Angleterre. Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9. Tél. Est 958, 291, rue St-Denis.

"L'Autorité" est publiée et éditée par "L'Autorité Co." L'imprimerie Le Matin, Limitée, en est l'imprimeur.

CHRONIQUE DE LA CORNE BASSE

"Qu'il ne soit pas non plus artiste."

Souvent il m'arrive de recevoir, au *Petit Parisien*, la visite d'inconnus que tourmente l'ambition d'écrire dans les feuilles. Je les reçois toujours. L'art de refuser les entrevues m'est étranger; je ne serai jamais ministre, ni secrétaire d'un théâtre. Je les reçois un peu par vergogne, un peu par mauvaise curiosité. Leurs noms obscurs, inscrits sur les petites fiches rouges (nom de visiteur... objet de la visite...) vole aux mains des garçons, dans les couloirs, galeries et entrepôts du grand paquebot journalistique. La porte de ma cabine s'ouvre: l'ambitieux se tient sur le seuil, son chapeau à la main, le regard fixé sur mon gros ventre, l'air hardi. Il a vingt ans, un parapluie, un baccalauréat. Sa mise est d'un boxeur pauvre ou d'un commis de préfecture, selon. Ceux-là viennent des grands magasins, ceux-ci de leurs départements. Ils connaissent tous les journalistes du temps: polémistes, auteurs de "filets quotidiens", grands reporters et les survivants de la chronique, de même que les jeunes sportsmen savent par cœur les noms des champions, recordmen, joueurs internationaux et vétérans. Vingt ans! A cet âge on est toujours le Rotin ambulatoire de quelque chose. Mais ces vingt ans-ci diffèrent des nôtres en ce qu'ils s'inquiètent avant tout des appointements: La Fouchardière... Carpentier... Vautel... Pellissier.

— Combien gagnerez-vous de l'abord ?
 La jeunesse de 1922 porte des cheveux courts et des complets repassés. Elle ne va plus, sur les Buttes, provoquer Paris; elle le grignotte; elle ne raille plus l'oncle Sarcey, ah non !

— Elle le venge.
 Cependant les poètes attendent, au bout des ponts, les adolescents qui n'ont plus le goût des voyages au pays latin. Les glaces se terminent aux murs des brasseries lyriques et la moleksine des banquettes a pris cette consistance humide et mate et cette odeur de fumée refroidie qui imprègne et révéle les épaules de cafés. C'est fini. Vallès n'a pas perdu son temps, ni Balzac. C'est Vingtras qui a raison contre Rodolphe, de même que Lousteau, ayant une bonne fois asservi d'Arthez, ne redirait plus, à présent, ce qu'il disait au pâle Rubempré, sous les marronniers du Palais-Royal. Car Lousteau n'aime pas à braver le ridicule. La poésie des marseillais s'en est allée avec les plumes d'oie; les beaux loisirs des jeunes écrivains ne sont plus de mode, depuis que chacun porte, accroché au rebord de sa poche, un porte-plume américain. Il ne croyait pas si bien dire le courtier de publicité qui inventa que le "style c'est l'homme". Tous ceux qui viennent me voir au *Petit Parisien* ont des stylos et quelques-uns, pour faire riche, montrent à côté du bouchon de noir celluloid le bouton nickelé d'un porte-mine à changement de vitesse. Tout ce qu'il faut, voyez-vous, pour l'interview d'une cabote ou d'un savant, tout ce qu'il faut pour entrer dans la carrière.

Savent-ils ce qu'ils attendent ?
 On les attachera d'abord à la brouette nocturne des faits divers. Ils iront de même chercher le cours des halles. S'ils sont bien sages, et s'ils ont des gants, on fera d'eux quelque chose. Sous la pluie, dans la crotte, ils courront après tout le monde, et, pour satisfaire d'interminables chefs d'informations, ils poseront à Deibler, à Sarah Bernhard, à Sacha Guity des questions saugrenues, en cachant leurs pieds crottés sous les fauteuils. Et, s'ils ont l'espoir tenace, l'estomac soigné, le cœur accroché, ils attendront leur tour de signer en tête des journaux. S'ils ont un peu de chance, le talent qu'ils possèdent ne les empêchera pas d'y parvenir. Ils connaîtront la misère de se renouveler chaque jour. Lousteau vivait d'écrire un article par semaine. Tant de facilité émerveillait et effrayait Barbey d'Aurevilly! Un article par jour ne suffit pas à nourrir son auteur. Il lui faut, à présent, se colleter avec l'idée qui s'échappe; il doit saisir à la gorge sa propre pensée. Il se règle lui-même comme un laminoir à boniment. Il s'use. Il jette au vent le meilleur de lui-même. Ce qu'il dépense en un an d'esprit, de savoir, de jugement — et de grammaire, suffirait à assurer la carrière de trois cent soixante-cinq Anaré Gide. Mais il est journaliste. On ne mèle pas les genres. Il écrit pour l'oubli. Et l'oubli viendra, il viendra plus vite pour l'ouvrier de lettres, pour le mâle généreux de son cœur et de son ouvrage, pour tel ou tel petit bourgeois de la N. R. F., dont les *permettées*, les *malgré que*, les *voire même*, et autres délicatesses, enchantent les derniers gladiateurs de l'art pur.

Tu vieilliras, jeune homme. Et tu seras un vieux reporter.
 Cet homme aux tempes grises vieillit dans les courants d'air, l'odeur des filices et sur les tapis des grands mariages, ce fut s'ali par les ruisseaux de Paris, c'est un vieux reporter. Homme rare! C'est qu'on meurt jeune dans le métier. Et cela vaut mieux que de devenir le cheval de fiacre, le canasson somnolent et résigné des bagnées de nuit relégué par la clameur des taxis, de station en station, jusqu'aux abords des gares suburbaines; le vieux bourrin qui connaît par cœur tous les pavés, tous les réverbères, tous les bistrotts à cochers et qui, le nez dans son avoine trempée de pluie, les pieds dans les flaques, les flancs peçés par la sous-ventrière, rêve de suicide et d'abattoir.

Pourtant il vint un jour, lui aussi, avec son baccalauréat et son parapluie; il alla, lorsqu'il avait vingt ans, s'asseoir en face d'un journaliste à gros ventre. Pour son malheur, il plut. On l'attela, et il partit à travers la ville: cent fois le même carrefour, cent fois le même côté, cent fois le même tournant. Il ne changeait que de cocher et de remise. Il paraît, tout ivre d'avoir vu, entre deux portes, Mendès, Mirbeau, Scholl ou Bauer. Il tirait courageusement sa carriole. Il vivait d'un mirage: être, un jour, connu. Au premier signe de lassitude, il obtenait de mettre son nom au bas de quelque reportage parisien.

J'en sais un qui ne signa qu'une fois: un entretien avec Renan sur les chansons de Paulus et le général Boulanger, en 1889. Il se crut hors d'affaire; il en parle encore dans l'escalier de la Maison des Journalistes. Pauvre vieux.

Plus on *dope* le cheval, plus vite il est fourbu. Après cinq ans, six ans, dix ans de labeur sinistre, le rédacteur sans moyens (chance, talent, culot) voit arriver quelque heureux et jovial garçon, qui, d'un pas, franchit la barrière devant quoi, lui, l'homme qui reçut les confidences de Renan, pifine tête basse depuis tant de mois, tant d'années. Puis c'est encore un nouveau venu, toujours des nouveaux. Les éphémères célébrités de la profession se forment et se déforment sous les regards des pauvres bougres qui s'étonnent, puis s'indignent.

Voici le mauvais âge, celui de l'airissement, de l'envie, des ragots de corridor, des rumeurs qui s'assouissent en échos perfides, en racontars fielleux. L'homme trotte toujours dans Paris, entre la préfecture de police et les ministères. Il fait maintenant avec cynisme son affreux métier. Il y a du cuir de ses talons sur les plates-formes de tous les autobus. Son nom, jamais imprimé, on le connaît dans le monde des roussins et des larbins. Mais la misère s'est accrochée à lui; elle ne le lâchera pas. Il décourage l'occasion.

Un jour, M. Bunau-Varilla, au sortir d'un banquet, ne trouva point sa limousine. Il regagna son journal en compagnie d'un pauvre hère de rédacteur, son employé, dans un taxi.

— Combien gagnez-vous chez moi, dit-il.
 — Six cents francs.
 — C'est peu, mon ami.

Le cœur du pauvre se dilata. Mais le patron regarda les souliers de son compagnon, et :

— C'est peu, reprit-il, mais vous avez peu de besoins. Les années passent. Les mauvais sentiments s'usent comme les grands espoirs. L'homme se contente d'un état qui le fait vivre. Puis il devient peu à peu un vieux journaliste. A force de se voir "doubler" sur la route, il ralentit le pas. L'âge vient; l'âge est venu. Pour comble de misère, le peu de talent que possédait l'interviewer de Renan s'est démodé. Les secrétaires de rédaction se lassent de retaper sa copie. Il n'est plus à la page. On le tolère quelque temps. Puis les nouveaux venus le refoulent, et le voilà, entre un pot de colle et des ciseaux, aux tables noires d'un journal confidentiel, où son labeur n'est qu'un prétexte à de vagues combinaisons. L'honnête bougre qui, jadis, au temps où Renan l'accueillit eut refusé son âme au prix d'un château, sert maintenant un fripon balzacien; il ferme les yeux derrière ses binocles rouillés.

Il y a, dans ces ruelles étroites et houleuses qui avoisinent la Bourse, des gargottes où les patriarches du chien-crevé broutent en silence de minces biftecks arrosés de larmes. Les enfants de la Victoire, qui ne perdent pas leur temps en rêveries, ne s'attardent guère à contempler ces épaules. Comment leur viendrait-il à l'idée que ces tristes vieux au teint gris, au cheveu pauvre, à la moustache recuite, ce sont leurs propres images — les débris d'eux-mêmes après trente ans de "mar-

bre" d'interview ou de Chambre? Il y a cela de beau, dans la jeunesse, qu'elle écoute distraitement les anecdotes et qu'ainsi elle ignore la vicieuse uniformité du monde. Elle croit ainsi que les vaincus ne lui ressembleront jamais ou qu'en d'autres termes la défaite n'est que la vieillesse de la sottise...

Pourquoi dire aux gens la vérité de leur destin? Si, à vingt ans, Clemenceau s'était vu périr devant le socle de Saint-Hermine, il se fut préparé à de pires cruautés envers les hommes et envers lui-même. Mais il ne savait pas. Nul ne sait. Tant mieux! Donnons des coupe-file et des mensonges à ces jeunes gens.

Il faut bien, n'est-ce pas? que les journaux paraissent.
 Henri BERAUD.

(Les cahiers d'aujourd'hui).

LUTTONS, AVEC LES MEDECINS, POUR LA SUPPRESSION LEGALE DE LA SUCETTE

Le 10 juillet, l'Académie de Médecine tint une séance dont, *Le Quotidien* excepté, évitèrent de parler les grands journaux: ceux qui tirent leurs ressources publicitaires de n'importe quoi.

L'Académie voulait sauver la vie de milliers et de milliers d'enfants. Tout simplement. Un de ses membres, le Dr Cazeneuve, y dénonçait les réclames scandaleuses d'objets meurtriers qu'on met dans la bouche des enfants.

Il s'élevait contre "les réclames préconisant l'allaitement artificiel des nourrissons au détriment de l'allaitement maternel ou l'allaitement au sein".

Les tramways et les autobus parisiens ont accueilli ces criminelles affiches. D'autres sont placardées à la devanture des herboristes, épiciers, marchands d'objets en caoutchouc. "La sucette X... toujours souple, nerveuse et compressible, donne à l'enfant l'illusion complète du sein maternel. Fabriquée en France, elle est d'une composition garantie infestifère."

Un homme a protesté officiellement, un seul: le professeur Pinard, député de Paris. Il a écrit au Préfet de Police. Le Préfet de Police a transmis sa lettre au Conseil d'hygiène. Le Conseil d'hygiène a déclaré les faits scandaleux. Et, en fin de compte, le Préfet de Police a dû avouer son impuissance: les affiches resteront placardées.

Déjà le 14 décembre 1921, le professeur Pinard avait fait entendre une première protestation, sous la forme d'un projet de loi déposé sur le bureau de la Chambre des Députés.

"Sont interdites la vente, la mise en vente, l'exposition et l'importation des objets dits 'sucettes' et de tous les objets similaires dont le rôle est de donner aux enfants l'illusion de la tétée."

Une addition prévoyait également l'interdiction de la fabrication des sucettes en France. Ce dernier point déchaina contre le projet Pinard la fureur des caoutchoutiers. Et cette fureur contribua certainement à la mise au tombeau dudit projet.

Le 17 juillet, reprenant la discussion commencée au cours de sa précédente séance, l'Académie de Médecine, la conclut par un vœu à l'adresse des Pouvoirs publics, qu'elle invitait à interdire les réclames incriminées. En même temps, elle déclarait urgent le vote de la loi Pinard contre les sucettes.

Pendant ce temps-là, 40 p.c. des nouveau-nés succombaient aux maladies de la première enfance. Combien de ces enfants seraient encore vivants si l'abolition de la sucette avait été obtenue? Mais qu'est-ce que cela peut bien faire à ceux qui gagnent de l'or en la fabriquant?

Nous avons voulu recueillir l'opinion des principaux pédiatres qui, n'étant pas membres de l'Académie de Médecine, n'avaient pu y protester, le 10 juillet, avec MM. Pinard et Cazeneuve.

C'est, tout d'abord, M. Couvelaire, professeur à la Faculté de Médecine et accoucheur de la clinique Baudeloque, qui nous déclare :

— La sucette est une chose abominable, une source d'infection mise sans cesse à portée de l'enfant.

"Quand, par hasard, dans la rue, je rencontre une mère qui la donne à son bébé, je la lui arrache et la mets dans ma poche. Certes, je commets un abus d'autorité, mais je sauve probablement la vie d'un enfant.

"Indépendamment des maladies à l'origine desquelles on la trouve, la sucette provoque parfois des accidents. C'est ainsi que le docteur Dubief a récemment signalé la mort d'un enfant de l'Assistance publique, étouffé par une sucette avalée. "On est arrivé à supprimer le biberon à long tube. Tous les médecins demandent aujourd'hui la suppression de la sucette."

Le docteur Demelin, professeur agrégé à la Faculté de Médecine et accoucheur de l'hôpital Lariboisière, précise que la sucette favorise la tuberculose, l'entérite, le muguet, l'aérophagie.

"L'habitude de la sucette nous est venue de l'étranger où sa fabrication est plus considérable que chez nous. C'est un moyen facile pour les mères d'avoir la tranquillité quand l'enfant crie.

"Dans nos maternités, dans nos crèches et nos pouponnières, ce dangereux bibelot est rigoureusement proscrit. Nous l'interdisons aux mères qui nous consultent. Vous ne lutterez jamais trop contre lui."

Quant au docteur Mouchotte, chef de la clinique obstétricale, il n'est pas moins catégorique.

"Si des affiches sont collées sur les murs en faveur de la sucette, il faut traduire leurs auteurs en correctionnelle. C'est dans la sucette que réside la plus grande cause de mortalité infantile. Les mouches s'y posent, elle tombe à terre, est souillée de poussière et de germes nocifs.

"Déjà, l'allaitement artificiel est dangereux, quand la tétine et le lait sont insuffisamment stérilisés.

"Puisque les pédiatres font campagne en faveur de l'allaitement maternel, seul capable de sauver nos enfants, il faut dire aux mères que leurs bébés perdent tout le bénéfice de cet allaitement, quand elles leur introduisent dans la bouche une sucette."

Grande, également, est l'indignation du professeur Brindeau, accoucheur des hôpitaux.

"Ceux qui défendent la sucette assimilent l'enfant au chien. Comme l'animal bave devant un morceau de viande qu'on lui présente, le suc gastrique de l'enfant est mis en mouvement par la sucette, disent-ils. Quelle erreur !

"La sucette est généralement sale; elle tombe à terre, dans les voitures, dans la rue et les squares; les parents l'esquient à leurs vêtements et voilà des millions de germes qui entrent dans la bouche du bébé.

"Dites bien qu'il y a unanimité des accoucheurs pour la suppression de la sucette."

Même dans les grands magasins où les rayons d'hygiène renferment de ces objets, les vendeuses n'accèdent qu'à regret au désir des acheteuses.

— C'est dangereux, nous déclare une vendeuse. Mais les mères ne veulent pas nous écouter.

Dangereuses, néfastes, mortelles, ce sont les termes dont qualifient également les sucettes plusieurs sages-femmes, qui nous conseillent d'aller voir, dans les squares parisiens, au milieu du sable, de la terre et de la poussière, l'usage qu'en permettaient les mères.

Puisque la vente des sucettes reste libre et qu'on en trouve partout, en attendant le vote de la loi Pinard, demandons aux mères de s'abstenir d'en donner à leurs bébés.

Envisageons même la question sous une forme beaucoup plus générale. C'est une crise de moralité que traverse actuellement certain genre de publicité.

Aujourd'hui, les objets en caoutchouc sont au pilori de l'Académie de Médecine. Demain, on y verra monter des produits non moins dangereux, qui s'adressent toujours à la clientèle féminine.

Au Congrès du Cancer, qui s'est tenu l'autre semaine à Strasbourg, il a été déclaré qu'aucun médicament, aucun onguent, aucune tisane ne pouvait guérir le cancer. Or, jamais on ne lut dans les journaux tant de réclames en faveur de drogues dont la moindre prétention est d'être infallibles contre le cancer.

Sait-on que ces drogues, en éloignant les malades du cabinet du chirurgien qui, seul, peut les guérir par une intervention précoce, sont responsables de quantité de décès.

Femmes, quand il s'agit de votre santé ou de celle de vos enfants, ne croyez jamais aux promesses mirifiques de belles affiches ou de belles annonces.

Raymond LAUBIER.

POUR NOUS GARDER PAUVRES

L'Administration fédérale continue de réserver ses soins à nos concitoyens anglais.

(Service de la RENTE, fait par VERSAILLES - VIDRICAIRE - BOULAIS, Limitée).

Le ministère fédéral de l'Agriculture nous faisait récemment parvenir des réimpressions au bleu de plans de granges très bien compris et susceptibles de rendre de grands services à nos cultivateurs. Ces plans étant toutefois à légende anglaise seulement, nous avons écrit au ministre:

"Montréal, 29 août 1923.
 "M. le ministre de l'Agriculture, Ottawa.

"Monsieur le ministre, "Nous avons reçu récemment des plans de granges qui m'apparaissent très intéressants et que je serais heureux, à l'occasion, d'étudier. Toutefois, je remarque que la légende de ces plans est en anglais et je vous serais obligé de m'en faire parvenir en français.

"Avec mes remerciements anticipés, recevez, Monsieur le ministre, l'expression de mes sentiments distingués."

A quoi Monsieur le ministre a répondu: "Ottawa, 5 sept. 1923.

"Monsieur,

"J'accuse réception de votre lettre du 29 de l'écoulé, au sujet de plans de granges. Nous avons eu par le passé un certain nombre de plans de granges en français et en anglais: les plans à légende anglaise ont tous été révisés et modifiés uniformément, mais nous n'avons pas encore eu l'occasion de réviser les copies françaises. Si vous désirez avoir des copies françaises de ces vieux plans, je puis vous en faire parvenir, mais ils ne sont pas aussi complets que les nouveaux.

"Votre très dévoué,

(S.) A. V. Nicholson, "Dessinateur."

Cette lettre, parfaitement claire, pourrait à la rigueur se passer de commentaires. Nous nous borne-

Après une partie contestée, afin d'éviter les refroidissements le joueur de Golf prendra un verre de GIN CROIX D'OR fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral. Rectifié quatre fois, vieillit en entrepôt.

Trois Grandeurs de gloires
 GROS—MOYENS—PETITS

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Ltd.
 MONTREAL

GIN CANADIEN MELCHERS

LE CROIX D'OR

rons donc à répéter ce qu'on nous a dit, à savoir que les nouveaux plans sont en anglais et pour les Anglais, alors que les vieux, qui sont incomplets, partant moins bons, sont en français et pour les "Canayens". Il en est pour la grange comme pour le reste: on nous tient en arrière parce qu'on nous estime arriérés et on nous sert les derniers comme les parents pauvres.

Si, comme nous le croyons, le gouvernement d'Ottawa publie des plans de granges pour l'instruction des cultivateurs et non pas pour le seul plaisir de dépenser de l'argent, il n'est pas indifférent aux cultivateurs canadiens-français de comprendre ces plans ou de ne pas les comprendre. Toute question de dignité à part, notre race a droit à un autre traitement. Les inégalités de ce genre se traduisent infailliblement en monnaie sonnante, et comme c'est nous qui les subissons, c'est nous aussi qui en faisons les frais.

Notre but en citant la réponse du ministère de l'Agriculture n'est pas de créer des embarras au parti au

CONSEIL DES ARTS ET MANUFACTURES

Fondé par le gouvernement provincial
 COURS GRATUITS. JOUR ET SOIR.

Ouverture Mardi, 2 Octobre 1923

MONUMENT NATIONAL	— 296, Boul. ST-LAURENT
JOUR : A 2 hrs P. M.	JOUR : A 2 hrs P. M.
DESSINS A MAIN LEVEE.	PEINTURE (pour dames)
COUPE (pour dames)	COUTURE (pour dames)
CHAPEAUX (pour dames)	SOLFÈGE
SOIR : A 7.30 heures	SOIR : A 7.30 heures
DESSINS A MAIN LEVEE.	ARCHITECTURE
MODELAGE	LITHOGRAPHIE
SOLFÈGE	PEINTURE D'ENSEIGNES
DESSIN MECANIQUE	CETTRAGE
MENUISERIE	CHARPENTERIE
COUPE (pour dames)	CONFECTION D'ESCALIERS
CHAPEAUX (pour dames)	COUTURE (pour dames)

MARCHE SAINT-LAURENT, PLOMBERIE
 No 147, CHARRON, DESSIN MECANIQUE, mardi et jeudi soir
 Enseignement Théorique et Pratique.

Inscription tous les jours de 9 h. à midi et de 2 h. à 4 h. p. m.
 Pour renseignements, s'adresser au Bureau, No 4, "MONUMENT NATIONAL", PLATEAU 985.
 Le Secrétaire, J. P. BERUBE.

pouvoir: nous savons pertinemment que nous voulons seulement faire connaître à nos compatriotes qu'à l'Administration fédérale s'est toujours libéré de pareils abus par esprit de moquerie du français et peut-être parti ou par honnêteté, il en coûte plus encore hier qu'aujourd'hui de l'argent.

Soyez Donc Convaincus

Que des bonnes dents saines dépendent votre Santé et votre Bonheur

Nos bureaux sont MUNIS de tous les PERFECTIONNEMENTS les plus MODERNES en fait de DENTISTERIE et que par conséquent nous EXECUTONS tous VOS TRAVAUX DENTAIREs avec une DELICATESSE telle que vous en êtes plus que satisfaits.

N'oubliez pas aussi que ces TRAVAUX sont EXECUTES par des DENTISTES DIPLOMES avec la plus grande DISTINCTION et sous l'HABILE DIRECTION d'un DENTISTE EXPERT DE RENOM.

REDUCTIONS SENSATIONNELLES

TOUS NOS TRAVAUX SONT GARANTIS PAR ECRIT.

ARGENT REMIS, si vous n'êtes pas SATISFAITS

UN DENTIER GARANTI HAUT OU BAS \$5 chacun

PONT EN OR, \$5.00 PAR DENT

Nous battons tous les records comme prix raisonnables et qualité supérieure.

Extraction et traitement des dents absolument SANS DOULEUR à l'aide de notre fameuse KILCAINE. Venez le matin et votre travail sera terminé le même soir.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN, Inc

Fondé en 1898 24 années de succès

162 ST-DENIS, MONTREAL

En face de l'Université Laval.

Heures de bureau: 9 hrs A.M. à 9 hrs P.M. Dimanche: 2 à 4 P.M.

LE MYSTERE MOLD
UNE "AFFAIRE DES POISONS" EN ROUMANIE

Vienne, 22. — Le mystère s'épaissit autour du cas de Mold, cet employé des chemins de fer transylvains accusé d'avoir empoisonné, avec de la strychnine, six personnes, dont son frère.
Accusé de détournements, il voulut supprimer leur témoignage. Toutes ses victimes sont mortes, et, depuis son incarcération, cinq autres personnes ont succombé dans des circonstances analogues.
Persuadées de la complicité de certains agents de police de sûreté, les autorités envoyèrent, dès le premier soir, dans la région de Bucarest un enquêteur spécial. Celui-ci tomba sans connaissance pour avoir bu, dans un restaurant, du café dans lequel, ainsi que l'analyse le révéla, on avait versé une forte dose de belladone.
A peine remis, l'agent spécial reprit son enquête. Arrivé à Clug, il reçut un télégramme: "Cessez enquête Mold. — Signé: Bratiano, président du Conseil." Naturellement, ce télégramme était un faux.
Enfin, samedi, le malheureux enquêteur succomba aux coups de ses ennemis invisibles. Il commençait à dîner dans un restaurant de la ville. Mais dès la première cuillerée de potage, il roula sur le sol, tordu par de terribles convulsions et mourut. Le potage contenait une dose massive de strychnine.

JEUNE, BELLE ET CELEBRE, MARY DORSKA S'EST TUEE

Paris, 22. — Elle était adulée pour sa grâce fière, pour son art un peu hautain, pour sa voix solide et fraîche, elle était "Gismonda", "Manon", "Salomé", la "Tosca", "Chrysis"; elle vivait et mourait la vie et la mort des héroïnes jaillies d'un songe musical.
Mary Dorska était acclamée sur la scène d'un des premiers théâtres lyriques de France, à l'Opéra-Comique, et sa fortune était de celles dont rêvent les enfants ambitieux... Elle avait livré à la foule les larmes de tant de femmes imaginaires... et gardé pour elle un drame réel que nous ne connaissons pas!
La cantatrice, il y a quelques jours, avait déjà tenté de se plonger dans le sommeil sans lendemain en absorbant une forte dose de véronal. Avant-hier, elle eut le courage d'armer un lourd revolver d'ordonnance, une arme qui traînait là dans un tiroir, d'écrire quelques lettres suprêmes...
C'était la nuit, mais elle attendit l'aube, elle dit adieu devant le miroir à son beau visage et à toutes ses soeurs, Manon, Chrysis, Gismonda... qui en empruntèrent l'expressive beauté.
A quatre heures, la détonation retentit. Mary Dorska fut retrouvée étendue sur le parquet les tempes trouées.
Ce n'est point une mort très mystérieuse, mais ce drame-là ne nous appartient pas.
Et, demain, Chrysis ou Manon auront un autre visage, qui sera peut-être le masque d'autres douleurs.

UN VOLEUR PEU ORDINAIRE

Berlin, 22. — Le vol d'argenterie, d'une valeur de plusieurs milliards de marks, commis à l'ambassade d'Espagne à Berlin, vient d'avoir un dénouement étrange.
Tout le butin a été renvoyé par colis postal; il était accompagné d'une lettre assez confuse, au bas de laquelle l'expéditeur avait mis évidemment un faux nom et une fausse adresse. La lettre suggérait à la compagnie d'assurances, qui va ainsi réaliser une forte économie, d'en envoyer le montant au comité chargé de recueillir les fonds pour la résistance passive dans la Ruhr.

ABD-EL-KRIM PROCLAME LA GUERRE SAINTE POUR L'INDEPENDANCE DU RIFF

Tanger, 22. — En appelant les Riffains à la guerre sainte, Abd-el-Krim, semble-t-il, tendrait à rassembler 100,000 hommes pour chasser les Espagnols.
Tous les Riffains habitant les villes françaises du Maroc et de la zone de Tanger ont reçu l'ordre de quitter ces contrées et de rejoindre l'armée. Ceux qui n'obéiront pas auront leurs biens confisqués.
Dans un manifeste, Abd-el-Krim proclame que les Riffains sont capables de gouverner leur pays et qu'ils sont en train de le prouver comme les Turcs.
"La République du Riff a été proclamée en 1920 et aucun répit ne sera accordé aux Espagnols tant qu'ils n'auront pas reconnu l'indépendance du Riff."

LES FLOTS BLEUS DU DANUBE EMPOISONNENT UNE VILLE

Sofia, 22. — Plus de mille habitants de la ville de Vidin, sur le Danube, endurent d'atroces souffrances pour avoir bu de l'eau du fleuve.
Un grand nombre de femmes et d'enfants sont morts après une douloureuse agonie.
D'une déclaration officielle, il résulte que les célèbres flots bleus contiennent, à l'endroit où l'on puise l'eau pour les besoins domestiques, une grande quantité de sels de plomb et sont, de ce fait, absolument toxiques.

LE GAEKWAR DE BARODA

Flessingue, 22. — Le gaeqwar de Baroda est mort subitement dans le train qui le ramenait de Berlin à Flessingue.
Fils d'un humble cultivateur, descendant d'une branche collatérale des rajahs qui fondèrent au début du XVIIIe siècle le royaume de Baroda, Gopal Rao, comme le nommèrent ses parents, naquit le 16 mars 1863.
A l'âge de douze ans, il exerçait les fonctions de valet de ferme, quand, un beau jour, le gaeqwar Mulwar Rao, prince régnant de Baroda, accusé de tentative d'empoisonnement sur la personne du résident anglais, fut déposé par le gouvernement britannique et Gopal Rao fut choisi pour lui succéder.
Jusqu'à dix-huit ans, âge où il monta sur le trône, l'éducation du jeune prince fut confiée aux soins d'un précepteur anglais.
Le nouveau gaeqwar avait des vues très larges et très libérales.
Très indépendant d'esprit et d'allure, le maharajah ne fut pas toujours, comme bien on pense, persona grata auprès des autorités britanniques comme le prouve l'incident suivant qui souleva dans la presse anglaise de l'époque un tolle général.
En 1911, au Durbar de Delhi, alors que tous les princes indiens, à tour de rôle, saluaient les souverains anglais avec force courbettes et se retiraient à reculons, le gaeqwar s'avança, badine en main, inclina légèrement le front, pivota sur ses talons et s'éloigna d'un pas tranquille.
La fortune du maharajah est immense. Ses revenus dépassent 2 millions de livres sterling par an.

LES CONTES DE "L'AUTORITE"
LA VENDETTA
Benedettina gardait au coeur l'image sanglante d'Ognissanti, l'époux bien-aimé qui avait été tué.
L'an dernier, par le fils aîné des Giacopo avec lesquels les Ognissanti étaient en vendetta depuis plus de cent ans, peut-être. Leur petit Domenico venait de naître. Il était le dernier des Ognissanti qui, partis les premiers jours de la guerre, en dignes fils des paladins de Léonard de Casanova et de Sampiero Corso, dormaient à présent leur dernier sommeil, là-bas, sur le continent, en Argonne, aux bords de la Marne, et aux pieds des Vosges.
Ce matin-là, Benedettina, qui berçait le petit Domenico, était fort triste. Son âme superstitieuse éprouvait un de ces malaises qui, souvent, la bouleversaient toute. La veille, une voisine était venue la voir et avait dit en prenant Domenico, dans les bras: "Qu'il est beau!" sans ajouter: "Que Dieu le bénisse!" qui sont les paroles corréctives des premières, et qu'on doit prononcer après chaque exclamation admirative.
Elle tremblait. Elle redoutait toujours quelque sortilège. Elle attendait "l'incantation" qu'elle avait envoyé chercher. C'était une sorcière estimée de tout le village et qui avait le don de préserver du charme maléfique.
En l'attendant, Benedettina berçait son petit et le couvrait de baisers.
— Oh! le chéri de sa mère!... Le petit Domenico aimé de la Vierge Marie!... Il le faut que Dieu te bénisse!... Il le faut pour que tu deviennes grand et fort et que tu venges ton père...
Les beaux yeux de Benedettina étincelaient. Ah! si l'occasion se présentait, et bien qu'elle ne fût qu'une faible femme, elle se chargerait bien, elle, de le venger avant, et d'ajouter une chemise sanglante à celle des Giacopo! Mais ce n'est pas très facile, à cause du petit, de courir le maquis. Si, au moins, c'était vrai, par Cristo, ce qu'on disait que Giacopo pourrait bien venir au village pour assister aux derniers moments de sa mère qui se sentait mourir.
Elle rêva un instant. Le regard de Erynnyes n'était pas plus farouche que le sien. L'haleine parfumée du maquis pénétrait par la fenêtre ouverte.
"l'incantation" parut. Elle, devait être apparentée aux sorcières hideuses qui hantaient le brocken pendant la nuit de Valpurgis. Elle fit quelques signes mystérieux, alluma une lampe à huile et y trempa deux doigts qu'elle laissa dégoutter sur une assiette pleine d'eau que Benedettina, pâle d'émotion, tenait placée sur la tête de Domenico.
Comme l'huile ne se séparait pas, ce qui signifiait que l'enfant se trouvait en danger, la pythonisse s'assombrissait, fit trois fois le signe de croix sur l'assiette, et se mit à remuer l'enfant en tous sens, sans cesser de marmotter des exorcismes.
Puis, brusquement, avec un cri de triomphe, comme si elle venait de l'arracher aux pires souffrances, elle le remit à Benedettina qui, en quelques-unes de ces belles images latines qui flottent sur la langue corse, lui cria une reconnaissance éternelle.
Et, au moment de s'en aller, l'"incantation", en mettant la main sur le loquet de la porte, lui dit tranquillement:
— Tu sais que Giacopo est au village... Il est venu pour voir partir l'âme de sa mère...
Nonce CASANOVA.

REVELATION

Comme Jeannine avait frissonnée, Jacques s'inquiéta:
— As-tu froid?
Puis, sans attendre de réponse, il déclara:
— Je vais chercher ta fourrure.
D'un pas rapide, il s'éloigna; sa grande et mince silhouette se profila un instant devant le soleil palissant au loin; et sa jeune femme, ravie d'une si tendre sollicitude, se tut pour mieux le regarder partir.
— Quello ressemblance extraordinaire, s'exclama leur amie Suzanne Dallier, assise près d'elle.
Jeannine se tourna de son côté et ne put s'empêcher d'admirer son élégance; la quarantaine n'avait pas terni l'éclat de son visage et sa beauté présente répondait de sa splendeur passée.
Elle dit encore:
— Jacques est le vivant portrait de son père.
Jeannine eut un mouvement d'humeur:
— Vous trouvez? demanda-t-elle avec dépit.
Car de tout temps elle avait entendu sévèrement blâmer la conduite et la vie de Frédéric Liguéu.
A nouveau la voix de Suzanne s'éleva, selon un rythme régulier:
— Vous n'avez pas connu votre beau-père? ou, du moins, celui qui eût été votre beau-père si une mort subite ne l'avait enlevé en pleine force intellectuelle et physique.
Jeannine, embarrassée, n'osa souffler mot. Elle savait combien Jacques et sa mère avaient souffert. Le manque d'égarés, l'égoïsme et même la brutalité de celui auquel on faisait allusion étaient connus de tous. Nerveux, irascible à l'excès, Frédéric Liguéu ne s'était jamais entendu avec personne, décourageant la patience de son entourage, usant l'indulgence d'une épouse vertueuse et bonne comme la meule vient à bout d'une lame solide, exaspérant son propre fils en des scènes d'une rare violence.
Un silence avait livré son interlocutrice à ses pensées.
— Tout de même, risqua Jeannine, Jacques est plus doux, plus affectueux. J'espère qu'il me rendra plus heureuse que ne l'a été sa mère!
Suzanne redressa la tête; une étrange expression s'empara de ses traits; elle reprit:
— Certes, les parents de Jacques forment ce qu'on appelle communément un mauvais ménage. Et la faute en revient entièrement au mari.
Elle s'arrêta, hésitante, puis:
— Pourtant, une de mes meilleures amies m'a fait ses confidences. Pour elle, cet homme fut le compagnon le plus attentionné et le plus fidèle. Gardez ce secret, petite Jeannine, mais sachez qu'il s'adorait; auprès d'elle seule, Frédéric se montrait confiant et calme; la soumission de ce lutteur hargneux se revêtait d'un charme inattendu et depuis sa mort, celle dont je vous parle n'a jamais cessé de le pleurer.
Les derniers rayons du soleil se pressant sur la plage s'en venaient s'éteindre au pied de la terrasse.
Soudain Jacques surgit. Il courait les frères épaules d'une brillante et blanche fourrure. Suzanne s'était levée, il ne la retint pas, acceptant comme une aubaine d'être seul, avec sa femme, dans la caressante tiédeur du crépuscule.
Alanguis, serrés l'un contre l'autre, ils restèrent muets pendant un long moment. Soudain, presque involontairement, parce que depuis le début de leur tête-à-tête elle sentait bien qu'il lui fallait des explications, Jeannine supplia Jacques de lui parler de son père.
Il haussa les épaules. Puis, comme elle insistait, il lui fit à nouveau le tableau des événements qui avaient attristé son enfance: incompréhension, scènes de ménage, cris, larmes; il prit résolument le parti de sa mère, pour laquelle il professait une irréductible vénération.
— Ma chérie, avoua-t-il, tu me reproches souvent d'être maussade, de voir le mauvais côté des choses, de ne pas arriver à chasser le scepticisme ou la mélancolie. C'est que mon enfance fut triste: le spectacle continu des disputes vieillit le coeur des petits. Ma mère était la douceur et la bonté même; mon père trouvait un âpre plaisir à l'irriter, à gâter ses moindres joies, à faner son sourire. Un jour, à bout de patience, je me suis dressé devant lui pour défendre sa victime. C'est alors qu'il nous délaissa.
A plusieurs reprises, Jeannine avait déjà entendu ce récit; elle y attacha la même foi que précédemment; lorsque Jacques se tut, elle s'imagina qu'il valait mieux ne pas pousser plus avant ses questions; pourtant un besoin de parler s'était emparé d'elle. Tour à tour la crainte ou la défiance, la curiosité ou la hardiesse passèrent dans leurs paroles. Aux réticences, succédèrent les aveux; la vérité jaillit.
Et le fil, qui ne s'était jamais préoccupé de savoir si personne avait eu le privilège, en quelque sorte, d'appropriser son père, de le dominer, ce fils soucieux de proclamer avant tout l'incontestable vertu de sa mère apprit que Frédéric Liguéu, fait prisonnier par une autre, avait su être pour celle-ci patient, respectueux, attentif.
— Suzanne, s'écria-t-il sans parvenir à réprimer un geste de rage, Suzanne fut donc...

CONTRE LE FLEAU DU FEU

Montréal, le 15 sept. 1923.
Messieurs,
Une proclamation royale fixe pour cette année encore une semaine à consacrer par tout le pays à faire l'éducation populaire concernant les mesures préventives des incendies, du 7 au 13 octobre prochain.
S'il fallait chercher la justification d'un tel mouvement, il serait malheureusement trop facile de la trouver dans les statistiques fédérales qui portent les pertes subies par le feu en Canada pendant l'année 1922 à 54 millions de piastres, soit une contribution de \$6.20 par tête de la population.
Pour sa part, notre ville de Montréal contribue d'une façon désastreuse à cette épidémie de feux, dont au moins 75 p.c. auraient pu être empêchés par une vigilance plus active et par des précautions raisonnables.
En face d'un mal qui appaîrait notre ville chaque année de millions de piastres et qui met en danger la vie des habitants, le Chef Raoul Gauthier, directeur du service municipal des Incendies, d'accord avec les administrateurs de la Cité, croit l'occasion favorable pour appeler à tous les citoyens leurs devoirs dans la lutte contre le feu.
Le meilleur moyen d'atteindre tout le monde lui a paru être la tenue d'une grande parade, bien annoncée d'avance, et à laquelle participeraient plusieurs appareils du Département des Incendies, décorés de banderoles et inscriptions relatives aux pertes énormes qu'entraînent les feux et, d'une façon générale, suggérer à chacun les précautions élémentaires pour se mettre à l'abri du mal. Les maisons d'affaires importantes de la Ville sont aussi invitées à fournir chacune un ou plusieurs chars allégoriques, annonçant leurs produits et portant aussi des inscriptions touchant un aspect particulier du problème du feu.
Cette parade aura lieu le samedi 6 octobre prochain. Elle se mettra en route à 2 heures de l'après-midi, au parc LaFontaine, puis défilera par les rues Rachel, St-Hubert, Sherbrooke et Atwater. En cas de mauvais temps ce jour-là, la parade sera remise au samedi suivant, 13 octobre, à la même heure.
Il me fait plaisir d'inviter particulièrement votre firme à contribuer à ce mouvement civique et à faire en même temps ce que je crois une annonce très profitable à vos produits, en fournissant un char dans la procession.
Si vous jugez à propos d'accepter l'invitation, je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'en aviser au plus tôt; et je me mets à votre service pour tous renseignements concernant cette organisation.
Dans l'espoir d'une réponse favorable, je me salue,
Votre bien dévoué serviteur,
James McISAAC,
Surintendant du Service Préventif des Incendies,
121, rue Craig Ouest.

10,000 personnes visitent la Bâtisse "Salada"

Depuis l'ouverture de la nouvelle plateforme d'observation, située sur la toiture de la Bâtisse "Salada Tea", en juin dernier, 10,000 visiteurs au moins sont venus admirer le merveilleux panorama de Montréal et de son port. 5,600 visiteurs ont signé leur nom dans le registre de la Compagnie, ceci ne représentant qu'une partie du nombre total de ceux qui sont venus visiter la Bâtisse.
Sans aucun doute, l'innovation a été grandement appréciée par le public en général, et il est à espérer que cet avantage sera donné aux habitants, pendant nombre d'années.

L'arôme embaumé du thé de Ceylan "poussé très haut" est superbe et particulier.

"SALADA"

constitue le surchoix de ce thé et son parfum est unique. La plus forte vente en Amérique. Sur réception d'une carte postale nous vous en verrons des échantillons. SALADA, MONTREAL

Un monument au curé Labelle

Les milliers de touristes qui viennent aujourd'hui admirer la pittoresque région des Laurentides ne savent pas que ces belles montagnes, les vallées de la Lièvre, de la Rouge, de la Gatineau ont été ouvertes au progrès et à la civilisation par un simple curé de campagne dont la mémoire mérite d'être perpétuée par un monument digne de lui.
Le curé Labelle obtint des gouvernements des chemins de co'nisation pour la région du nord où il déploya d'abord son zèle, région qui couvre une superficie de 45 à 50 milles carrés, mais il ne s'en tint pas là. Il voulait un chemin de fer, d'abord de Montréal à Saint-Jérôme, puis de Saint-Jérôme dans les montagnes.
En 1871, trois ans après son arrivée à Saint-Jérôme, le curé Labelle lança l'idée d'un chemin de fer entre Saint-Jérôme et la métropole. Que d'obstacles, que de difficultés il a dû vaincre! Aidé par les principaux citoyens de Saint-Jérôme et par des personnages à grosse influence comme sir Hugh Allan, il réussit dans sa difficile entreprise et, en 1876, on inaugura la ligne de Montréal à Saint-Jérôme. Il continua ses efforts, mais il mourut en 1891, à la veille même du prolongement du chemin de fer dans le nord obtenu par son travail inlassable.
Le curé Labelle voyait loin et il comprenait que la construction des chemins de fer était indispensable au développement du pays. Ce qu'il en a tracé sur la carte du Canada déployée devant lui et étudiée par lui des nuits entières! Il fut un fervent de l'idée de la construction du Pacifique-Canadien. Et combien d'autres lignes rêvées par lui sont maintenant réalisées!

Homme à grandes vues, homme d'action, saint prêtre, patriote ardent, le curé Labelle fut pendant quinze ans l'un des personnages les plus considérables du Canada, connu et admiré ici et en Europe d'où il attira, surtout de la France et de la Belgique, de nombreux immigrants et d'importants capitaux. Il eut pour amis, en France, des hommes comme Jules Simon, Claudio Jeannot, Xavier Marmier, Rameau, Onésime Recus. A Rome où il fit plusieurs voyages, il créa une impression profonde sur Léon XIII qui l'éleva à la dignité de protonotaire apostolique.
Il est impossible de retracer ici toute la carrière féconde de cet illustre compatriote.

La ville de Saint-Jérôme croit payer une dette de reconnaissance en même temps que remplir un devoir envers la nouvelle génération en voulant ériger un monument qui perpétuera la mémoire du curé Labelle et apprendra à ceux qui ne la connaissent pas les grandes oeuvres accomplies par lui.
Le conseil municipal de la ville de Saint-Jérôme a compris son devoir en souscrivant \$5,000 à l'oeuvre du monument du curé Labelle. Le conseil du comté de Terrebonne a répondu généreusement à notre appel en souscrivant aujourd'hui même le montant de \$3,000. Aux autres maintenant de faire leur devoir.

Nous comptons sur le concours de la presse pour faire appel à tous ceux qui se souviennent.
Le clergé, le gouvernement de Québec, la ville de Montréal, le comté de Labelle, les régions qu'il a colonisées, tous ceux qui ont connu et aimé le curé Labelle nous aideront, nous n'en doutons pas, dans cette oeuvre de reconnaissance.
La souscription pour élever un monument au curé Labelle au centre de Saint-Jérôme, à la porte des Laurentides, est donc ouverte.
La ville de Saint-Jérôme s'y inscrit la première pour \$5,000; le conseil du comté de Terrebonne souscrit de son côté \$3,000. Le Comité attend les autres souscriptions avec l'espoir que, dans un avenir rapproché, on pourra contempler dans le bronze la figure de l'un de nos plus grands compatriotes.
J.-A. LEGAULT,
Président du Comité et maire de Saint-Jérôme.
N. B.—Les souscriptions doivent être adressées à M. Rodrigue Castonguay, trésorier du Comité du monument Labelle, Saint-Jérôme.

Lettre d'Ottawa

(Suite de la première page)
aura pour but d'entendre les appels contre les pensions actuellement payées aux soldats et aux familles des glorieux héros de la grande guerre. Cette commission est actuellement en fonction. L'un des membres de cette commission est le colonel J. Roy, Croix Militaire.
En terminant cette lettre déjà longue, nous voulons attirer l'attention de nos lecteurs sur une déclaration de l'hon. Ernest Lapointe à L'Islet. Elle précise l'attitude du parti libéral et indique sa ferme détermination pour l'avenir.
"Le parti libéral, dit le Ministre de la Marine, c'est le parti des hommes libres unis par un but commun qui est celui de faire marcher le pays dans les voies de la liberté et de la prospérité. Il n'est pas le parti des esclaves de coteries ou de classes. Il sait qu'un gouvernement ne doit servir ni les petits ni les gros intérêts, que son devoir est de servir la nation entière. Avec confiance donc, avec vigueur, sous la direction d'un chef qu'il s'est choisi librement, le parti libéral s'est mis à la rude tâche de la rénovation du pays."
Et plus loin: "Nous nous sommes mis à l'oeuvre. Sentez-vous maintenant qu'il y a à quelque chose de changé? Ne voyez-vous pas derrière les nuages une bande d'argent? N'avez-vous pas plus de confiance dans l'avenir?"

Cet Observatoire restera ouvert au public pendant quelques semaines encore, aux heures régulières de bureau, permettant ainsi à ceux qui n'ont pas déjà visité ce point de vue, de le visiter.
—Et il y a longtemps de cela?
—Deux heures à peu près!...
* * *
On accuse un maître d'école de frapper violemment ses enfants.
—Que voulez-vous! dit-il pour se défendre, j'ai des élèves si paresseux que je ne peux leur apprendre l'histoire de France qu'à coup de Gaule!
* * *
—Vous avez l'air inquiet, lui dit cet ami.
—Oui, je ne suis pas tranquille.
—Quoi donc?
—C'est ma femme... Pendant que je pêchais, elle s'approche trop du bord, elle tombe à l'eau... Je ne la vois plus... J'ai peur qu'il lui soit arrivé quelque chose.
—Oui, C'est la pantomime.